Terre de souvenirs

À la campagne, l'avenir ne s'imagine pas vraiment. Il est déjà écrit. Reprendre le travail de son père. La ferme. La terre. L'héritage. Dans ma famille maternelle, la terre se transmettait de père en fils. Elle se cultivait de génération en génération, dans un cycle sans fin. Et puis, ça s'est arrêté. Les enfants sont partis habiter ailleurs. Le cycle s'est enrayé. C'était la fin d'un héritage. Pour ma grand-mère, c'était un vrai deuil. Une histoire, un livre qui se ferme définitivement et dont plus personne ne se souviendra. La fin, douloureuse, de son monde. Mais cette fin était aussi une liberté retrouvée. La liberté de ne pas hériter d'un destin déjà tracé, de choisir son chemin.

Cette terre, emplie d'histoires et de destins, ne se transmet plus. Elle se transforme, parfois dans la perte, elle s'abandonne. J'ai quitté cette terre et la violence qui y était infusée. Une terre de silence, engrais de la violence qui frappe le corps des enfants, des femmes, de ceux qui sont et aiment autrement. Dans les ruelles des villages sans nom, dans l'odeur de la terre labourée, dans la froideur des maisons de pierre, bien des enfances se sont brisées, bien des existences ont été silenciées. Puis il y a eu la ville : les premiers pas en lycée général, les transports, l'anonymat. La ville enferme les corps dans des espaces réduits, des appartements étroits — clapiers humains — mais elle m'a libérée. Elle m'a libérée du joug de leurs regards. J'ai pu choisir qui j'étais, qui j'aimais. Mais la violence était aussi là, sous une forme plus insidieuse : l'indifférence, l'anonymat, la solitude. La campagne m'a offert la liberté de rêver et la ville, celle de vivre. Aujourd'hui, je vis en ville. Je vis, mais je suis déconnectée de ce monde qui m'a vue grandir : les saisons au rythme des récoltes, le lien avec les animaux, les sensations d'une nature que l'on touche et qui nous touche, les plaines avec pour seules frontières l'horizon. Il y a désormais une frontière de plus, celle qui me sépare de cette terre d'enfance et de souvenirs. Je me souviens de l'odeur de la terre humide.

Je me souviens des courses avec les enfants du village, dans les rues puis dans les champs, jusqu'à en perdre notre souffle. Je me souviens des parties de cache-cache dans les champs de colza. Le pollen jaune tachait nos vêtements, nos cheveux, notre peau. Des brins de soleil collés à nos corps, des petites tâches de bonheur. On rentrait marqués par la lumière. On était libres et on était cruels. On lançait des cailloux sur les lézards. On courait après les bourdons. On voulait saisir les lapins, les souris. Comme si, enfants, on cherchait à tout posséder : le vivant, le mouvement, ce qui nous échappe. Alors que c'est cette terre qui nous possédait. On voulait échapper à tout, au temps qui passe, aux adultes qui n'étaient pas marrants. On voulait grandir, mais pas trop quand même, que la vie reste un jeu. On n'avait pas peur de la mort, juste de devenir comme les adultes. Avec les enfants du village, on avait construit un petit cimetière sur le bout du trottoir. Un cimetière minuscule pour les animaux morts que l'on trouvait : les souris, les rats, les lézards. On creusait la terre à mains nues, les ongles noirs de boue. On formait des croix de brindilles et on déposait, avec un sérieux absolu, des pâquerettes

sur ces tombes de fortune. Pour nous, même le plus petit être méritait un rituel. On savait déjà quelque chose : que le vivant n'est pas hiérarchisable, que rien n'est trop petit pour compter. La terre était là, dans nos gestes maladroits. Dans la boue sous nos ongles. Dans le jaune du colza sur notre peau. C'était une terre vivante parce qu'on la touchait, parce qu'elle nous donnait et nous reprenait.

Je revois ma sœur courir dans les champs de colza. Je la vois nourrir les poules avant l'école, confier ses peines aux animaux qu'elle aimait tant. Elle n'existe plus que dans cette terre, et dans ce qu'elle a semé en nous.

J'ai quitté cette terre, terre d'enfance et de souffrance, mais elle est en moi maintenant. Elle fait fleurir les fleurs de ma sœur.

Aurore Sylvestre